

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE
Session 2013

FRANÇAIS
(Toutes séries)

Durée : 4 heures

Coefficient : 2

Epreuve anticipée

Note aux candidats :

Vous lirez soigneusement les trois textes ci-joints.

Vous répondrez ensuite aux deux questions et enfin, vous choisirez l'un des trois travaux d'écriture proposés.

Toutes vos réponses devront être rédigées et organisées.

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé

Dès que ce sujet vous sera remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 6 pages numérotées de 1/6 à 6/6.

OBJET d'ÉTUDE :

Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.

CORPUS :

Texte 1 : Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, livre II, chapitre 8, 1857.

Texte 2 : Victor Hugo, *Les Misérables*, première partie, livre quatrième, chapitre 3, 1862.

Texte 3 : J.M.G. Le Clézio, *Désert*, 1980.

Texte 1 : Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, livre II, chapitre 8, 1857.

Cet extrait du roman nous fait assister aux festivités des comices (réunion de cultivateurs d'une région) durant lesquelles les autorités publiques décernent une récompense. La scène évoque la remise d'une médaille d'argent et d'un prix de 25 francs à Catherine Nicaise-Elisabeth Leroux, pour ses cinquante-quatre ans de service dans la même ferme.

« Catherine-Nicaise-Élisabeth Leroux, de Sassetot-la-Guerrière, pour cinquante-quatre ans de service dans la même ferme, une médaille d'argent – du prix de vingt-cinq francs !

« Où est-elle Catherine Leroux ? » répéta le Conseiller.

Elle ne se présentait pas, et l'on entendait des voix qui chuchotaient :

- 5 - Vas-y.
- Non.
- À gauche !
- N'aie pas peur !
- Ah ! qu'elle est bête !
10 - Enfin y est-elle ? s'écria Tuvache.
- Oui !... la voilà !
- Qu'elle approche donc !

Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches
15 de bois, et le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin¹ sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole² rouge dépassaient deux longues mains, à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint³ des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoiqu'elles fussent rincées d'eau
20 claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entr'ouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse ; et,
25 intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du Conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.

1. béguin : sorte de coiffe qui s'attache sous le menton.

2. camisole : vêtement court, à manches, porté sur la chemise.

3. suint : graisse qui imprègne la toison des moutons.

Texte 2 : Victor Hugo, *Les Misérables*, première partie, livre quatrième, chapitre 3, 1862.

Dans le roman, l'histoire de Jean Valjean est étroitement liée à celle de Cosette, fille de la pauvre Fantine, obligée de confier sa fille aux époux Thénardier qui l'utilisent comme une véritable esclave. Eponine et Azelma sont les filles des Thénardier.

La Thénardier étant méchante pour Cosette, Éponine et Azelma furent méchantes. Les enfants, à cet âge, ne sont que des exemplaires de la mère. Le format est plus petit, voilà tout.

Une année s'écoula, puis une autre.

5 On disait dans le village :

– Ces Thénardier sont de braves gens. Ils ne sont pas riches, et ils élèvent un pauvre enfant qu'on leur a abandonné chez eux !

On croyait Cosette oubliée par sa mère.

10 Cependant le Thénardier, ayant appris par on ne sait quelles voies obscures que l'enfant était probablement bâtard et que la mère ne pouvait l'avouer, exigea quinze francs par mois, disant que « la créature » grandissait et « mangeait », et menaçant de la renvoyer. « Qu'elle ne m'embête pas ! s'écriait-il, je lui bombarde son mioche tout au beau milieu de ses cachoteries. Il me faut de l'augmentation. » La mère paya les quinze francs.

15 D'année en année, l'enfant grandit, et sa misère aussi.

Tant que Cosette fut toute petite, elle fut le souffre-douleur des deux autres enfants ; dès qu'elle se mit à se développer un peu, c'est-à-dire avant même qu'elle eût cinq ans, elle devint la servante de la maison.

20 Cinq ans, dira-t-on, c'est invraisemblable. Hélas, c'est vrai. La souffrance sociale commence à tout âge. N'avons-nous pas vu, récemment, le procès d'un nommé Dumolard, orphelin devenu bandit, qui, dès l'âge de cinq ans, disent les documents officiels, étant seul au monde, « travaillait pour vivre, et volait ».

25 On fit faire à Cosette les commissions, balayer les chambres, la cour, la rue, laver la vaisselle, porter même des fardeaux. Les Thénardier se crurent d'autant plus autorisés à agir ainsi que la mère qui était toujours à Montreuil-sur-mer commença à mal payer. Quelques mois restèrent en souffrance.

30 Si cette mère fût revenue à Montfermeil au bout de ces trois années, elle n'eût point reconnu son enfant. Cosette, si jolie et si fraîche à son arrivée dans cette maison, était maintenant maigre et blême. Elle avait je ne sais quelle allure inquiète. Sournoise ! disaient les Thénardier.

L'injustice l'avait faite hargneuse et la misère l'avait rendue laide. Il ne lui restait plus que ses beaux yeux qui faisaient peine, parce que, grands comme ils étaient, il semblait qu'on y vît une plus grande quantité de tristesse.

35 C'était une chose navrante de voir, l'hiver, ce pauvre enfant, qui n'avait pas encore six ans, grelottant sous de vieilles loques de toile trouées, balayer la rue avant le jour avec un énorme balai dans ses petites mains rouges et une larme dans ses grands yeux.

40 Dans le pays on l'appelait l'Alouette. Le peuple, qui aime les figures, s'était plu à nommer de ce nom ce petit être pas plus gros qu'un oiseau, tremblant, effarouché et frissonnant, éveillé le premier chaque matin dans la maison et dans le village, toujours dans la rue ou dans les champs avant l'aube.

Seulement la pauvre alouette ne chantait jamais.

Texte 3 : J.M.G. Le Clézio, Désert, 1980.

Lalla, née dans le désert, a vécu une enfance heureuse dans le bidonville d'une grande cité marocaine.

Adolescente, elle est obligée de fuir et se rend à Marseille. Elle y découvre la misère et la faim mais elle est aussi témoin de la détresse et de la souffrance des déracinés, comme ici, dans la gare de Marseille.

Lalla aime bien rester près de la gare. Là, c'est comme si la grande ville n'était pas encore tout à fait finie, comme s'il y avait encore ce grand trou par lequel les gens continuaient d'arriver et de partir. Souvent, elle pense qu'elle aimerait bien s'en aller, monter dans un train qui part vers le nord, avec tous ces noms de pays qui attirent et qui effraient un peu, Irun, Bordeaux, Amsterdam, Lyon, Dijon, Paris, Calais. Quand elle a un peu d'argent, Lalla entre dans la gare, elle achète un coca-cola à la buvette et un ticket de quai. Elle entre dans le grand hall des départs, et elle va se promener sur tous les quais, devant les trains qui viennent d'arriver ou qui vont partir. Quelquefois même elle monte dans un wagon, et elle s'assoit un instant sur la banquette de moleskine¹ verte. Les gens arrivent, les uns après les autres, ils s'installent dans le compartiment, ils demandent même : « C'est libre ? » et Lalla fait un petit signe de la tête. Puis, quand le haut parleur annonce que le train va partir, Lalla descend du wagon en vitesse, elle saute sur le quai.

La gare, c'est aussi un des endroits où on peut voir sans être vu, parce qu'il y a trop d'agitation et de hâte pour qu'on fasse attention à qui que ce soit. Il y a des gens de toutes sortes dans la gare, des méchants, des violents à la tête cramoisie, des gens qui crient à tue-tête; il y a des gens très tristes et très pauvres aussi, des vieux perdus, qui cherchent avec angoisse le quai d'où part leur train, des femmes qui ont trop d'enfants et qui clopinent avec leur cargaison le long des wagons trop hauts. Il y a tous ceux que la pauvreté a conduits ici, les Noirs débarqués des bateaux, en route vers les pays froids, vêtus de chemisettes bariolées avec pour tout bagage un sac de plage; les Nord-Africains, sombres, couverts de vieilles vestes, coiffés de bonnets de montagne ou de casquettes à oreillettes; des Turcs, des Espagnols, des Grecs, tous l'air inquiet et fatigué, errant sur les quais dans le vent, se cognant les uns aux autres au milieu de la foule des voyageurs indifférents et des militaires goguenards².

Lalla les regarde, à peine cachée entre la cabine du téléphone et le panneau d'affichage. Elle est bien enfoncée dans l'ombre, son visage couleur de cuivre protégé par le col de son manteau. Mais de temps en temps, son cœur bat plus vite, et ses yeux jettent un éclat de lumière, comme le reflet du soleil sur les pierres du désert. Elle regarde ceux qui s'en vont vers d'autres villes, vers la faim, le froid, le malheur, ceux qui vont être humiliés, qui vont vivre dans la solitude. Ils passent, un peu courbés, les yeux vides, les vêtements déjà usés par les nuits à coucher par terre, pareils à des soldats vaincus.

1. moleskine : toile de coton fin recouverte d'un enduit et d'un vernis imitant le cuir.

2. goguenard : qui fait preuve de moquerie.

QUESTIONS : (6 points)

Vous répondrez aux deux questions posées en vous appuyant avec précision sur les trois textes du corpus.

1. Comment les auteurs des trois textes donnent-ils l'impression de rendre compte avec réalisme des univers sociaux évoqués ? (3 points)
2. Quel jugement ces écrivains portent-ils sur les réalités qu'ils dépeignent ? (3 points)

TRAVAUX D'ÉCRITURE : (14 points)

Vous choisirez un sujet parmi les trois proposés.

SUJET 1 : Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte de Le Clézio (texte 3) en vous aidant du parcours de lecture suivant :

- Montrez qu'il s'agit d'un regard subjectif : celui que l'héroïne porte sur les faits et les êtres.
- Montrez que le texte, à travers ce regard, propose aussi une vision plus universelle de la condition humaine.

SUJET 2 : Dissertation

Les personnages ne sont-ils, pour un romancier, qu'un moyen de rendre compte d'une réalité sociale ?

Vous répondrez à cette question en un développement argumenté et en vous appuyant sur des références aux textes du corpus, aux œuvres étudiées pendant l'année et à vos lectures personnelles.

SUJET 3 : Écriture d'invention

Observant du haut de l'estrade le public qui la considère comme un animal de foire, Catherine Leroux, pour la première fois de sa vie, sent naître en elle un sentiment de révolte contre sa condition et de colère contre les « bourgeois épanouis » qui lui font face.

Rédigez la suite du texte de Gustave Flaubert en respectant ses caractéristiques d'écriture et en rapportant de manière développée les pensées du personnage.